

TRÉSORS DE MON PAYS

LA VALLÉE DE JOUX



NEUCHÂTEL
ÉDITIONS DU GRIFFON

T R É S O R S D E M O N P A Y S

84

LA VALLÉE DE JOUX

PAR
CHARLES-AD. GOLAY



NEUCHÂTEL
É D I T I O N S D U G R I F F O N

COLLECTION DIRIGÉE PAR MARCEL JORAY

VIGNETTE DE LA COUVERTURE D'APRÈS UNE AQUARELLE DE
PIERRE AUBERT

LES PHOTOGRAPHIES DES PAGES 35-54, 56, 57 SONT DE
MAX-F. CHIFFELLE

POUR LE SURPLUS NOUS DEVONS LES DOCUMENTS PHOTO-
GRAPHIQUES A AÉROPORT DE LAUSANNE (29 A 34), MAX
KETTEL (59), GEORGES TREUTHARDT (58), CHRISTIAN STAUB
(55), G.-CH. TORNOW (60). PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE
PAR F. WAHLI, ARTS GRAPHIQUES A PRILLY-LAUSANNE.
ACHEVÉ D'IMPRIMER, POUR LE TEXTE ET LA COUVERTURE,
SUR LES PRESSES DE PAUL ATTINGER S. A., A NEUCHÂTEL,
EN 1958.

LA VALLÉE DE JOUX

Curieux pays, assurément!

Bassin d'une rivière qui sort d'un lac où il n'entre rien pour se jeter dans un autre d'où il ne sort rien, est-ce bien une vallée? Sa pente de fond n'excède pas cinquante mètres. Son dégagement est en amont alors qu'en aval, elle s'arrête pile contre des montagnes escarpées, posées là par le Créateur comme le premier et le plus haut barrage du monde.

Mettons que ce soit une vallée penchée à rebours!

Ses habitants s'en doutent, eux qui l'ont baptisée « la Combe » et que tout le monde appelle « les Combiers ».

Ce ne fut, des siècles durant, qu'une espèce de forêt vierge, de désert sylvestre.

Aujourd'hui, il faut y arriver par le col du Mollendruz, ou celui du Marchairuz, que les profanes confondent. Soudain, à la faveur d'un tournant de la route, apparaît cette immensité de verdure sertissant un lac argenté, rarement bleu, changeant comme le ciel et presque toujours ridé par les brises incessantes. Le Jura, dans toute son étendue, n'a qu'une seule fois ce visage. Ici, sa beauté un peu triste s'illumine d'un sourire presque méridional, et un brin provoquant...

Au nord, la Dent-de-Vaulion lève son grand nez vers le ciel. C'est la seule ligne brisée de la région; tout le reste n'est qu'harmoni-

nie, courbes paisibles, ondulations et douces rondeurs. Sur le fond vert des pâturages, le vert des hêtres se mêle au vert des sapins. Tout autour du lac et jusqu'aux confins du pays, les villages, les hameaux et les « voisinages » font leurs grandes et petites taches blanches comme des pincées de gravier que l'on aurait lâchées sur une moquette.

Dans le large creux séparant les sommets du Jura de la chaîne sombre du Risoud, l'Orbe fait un voyage prénatal. Car elle ne prend officiellement sa source que beaucoup plus bas, à Vallorbe. Autant dire à l'étranger! Ah! ce qu'elle semble apprécier ce bout de route, incognito, entre les sapins! Elle ne quitte une courbe que pour en entamer une autre, se prélassa en des méandres savants, passe d'un versant du bassin à l'autre, s'essaye à un petit trot entre les cailloux, revient sur ses pas et s'étale dans les prés sous l'œil attendri des vaches qui la regardent passer...

Puis elle fait un lac, deux lacs... et disparaît!

Au commencement

Après que les vastes replis jurassiques se furent tassés, la combe de Joux devait être singulièrement inhospitalière. Car aucun indice ne permet d'affirmer qu'âme qui vive y ait séjourné avant le 5^e siècle de l'ère chrétienne, hormis les ours et les loups. On a bien retrouvé quelques menues monnaies romaines et un ou deux instruments antiques qui, s'ils n'ont pas été amenés tout exprès pour tromper les historiens, laisseraient supposer que quelque légion de César ait passé par là. Mais aucune, en tout cas, n'y a séjourné.

C'est un religieux, dom Poncet, qui au 5^e ou au 6^e siècle foula le premier le sol aride de la Vallée. Il fonda un ermitage en un endroit retiré qui fut appelé le Lieu-à-Poncet. Seule la première partie de ce nom composé a subsisté et a donné Le Lieu, premier-né des villages de la région. L'ermitage tomba en ruines et les siècles passèrent. En 1140, les prémontrés de la fameuse Abbaye de Romainmôtier fon-

dèrent un couvent à l'extrémité nord du lac, qui prit le nom d'Abbaye du Lac-de-Joux. Les bénédictins de Saint-Claude, dont avait fait partie dom Poncet, en furent très inquiets et s'empressèrent de restaurer le couvent du Lieu. Il y eut dès lors une certaine rivalité entre ces deux souches de la colonisation combière. D'anciennes chroniques rapportent qu'il y eut même hostilité et que lorsque les moines se rencontraient sur le lac au cours de leurs pêches, ils cherchaient à s'en chasser mutuellement, s'invectivaient et allaient jusqu'à engager de véritables combats navals ! Les seigneurs du temps durent intervenir pour protéger ces hommes de bien et réglementèrent la pêche en alternant les jours autorisés à chacun des deux couvents, afin que bénédictins et prémontrés ne se trouvent pas ensemble à l'affût du brochet.

Les religieux furent bientôt entourés de laïques qui s'accrochèrent au sol malgré sa pauvreté et réussirent à en tirer leurs moyens d'existence. Leurs besoins, par la force des choses, étaient sommaires. L'agriculture, comme partout, fut leur première ressource.

Mais que de labeur fallut-il s'imposer avant que paise le bétail ! Car le pays était recouvert de forêts sur la totalité de sa superficie. Pour défricher leurs terres, les premiers habitants commençaient par « cerner » les arbres, c'est-à-dire par leur prélever un anneau d'écorce, ce qui empêchait la sève de monter et les faisait sécher. Puis ils leur boutaient le feu. Il restait à arracher les racines et à enlever les cailloux qui jonchaient le sol. Ils en faisaient des énormes « pierriers » qui existent encore en très grand nombre actuellement.

Située à plus de mille mètres d'altitude, la vallée de Joux connaît des hivers longs et rigoureux. Aussi, durant six mois par année, l'agriculture s'y trouve en sommeil. C'est la raison pour laquelle les habitants de ce rude pays se tournèrent très tôt vers l'industrie. Ils exploitèrent et façonnèrent le bois ; puis ils trouvèrent dans le sol un peu de minerai de fer et de quoi fabriquer du verre. Ils construisirent alors des hauts fourneaux, des forges et des verreries en divers endroits, particulièrement sur le cours de la Lyonne, à L'Abbaye, et du Brassus, dans le village du même nom. Ces deux ruisseaux parfois

impétueux fournissaient à leurs roues la force motrice nécessaire

L'ingéniosité des Combiens était telle qu'ils allèrent jusqu'à utiliser la chute de l'eau des lacs disparaissant dans la montagne. A divers endroits, en effet, elle s'engouffre dans des failles appelées « entonnoirs ». C'est là que furent disposées des roues de moulins que l'eau, en s'échappant, faisait tourner. Il subsiste encore les vestiges de l'une de ces installations au Rocheray, sous une ancienne maison précisément appelée « Le Moulin ». On rapporte qu'à Bon-Port, sur le lac Brenet, trois roues superposées furent installées en étages dans l'entonnoir, qui était très grand. Mais ce savant aménagement fut détruit lors d'une inondation. La montagne fut, en effet, tellement imbibée, que l'eau refoula des orifices par lesquels elle était ordinairement absorbée. Ce phénomène appelé « reflux » s'est d'ailleurs produit plusieurs fois au cours des siècles.

Pour fondre le minerai, forger des outils et couler du verre, il fallait naturellement du feu, donc du combustible. Le charbon faisant défaut, c'est le bois qui fut employé, d'autant plus qu'il se trouvait là en abondance. Toutefois, il n'était pas brûlé tel que la nature le fournit mais préalablement transformé en charbon par l'antique processus de la carbonisation donnant un combustible qui brûle à peu près sans flamme, sans fumée et qui fournit une intense chaleur. On a retrouvé à divers endroits des emplacements où se pratiquait cette industrie. L'un d'eux a donné son nom au village des Charbonnières.

Les habitants avaient obtenu très tôt le droit d'usage à perpétuité, pour leurs propres besoins, des « joux, bois et pâquiers » de la région, sans avoir à payer de redevances. Lorsque Berne conquiert le Pays de Vaud, en 1536, la vallée de Joux passa sous l'autorité de LL. EE. qui eurent la gentillesse de confirmer le privilège. Mais elles y mirent une condition dont on peut leur être, encore de nos jours, reconnaissants : afin de faciliter la défense du Pays de Vaud, il serait laissé une bande de terrain boisé sur toute la limite de la Franche-Comté. Cette sage précaution est à l'origine de la magnifique forêt du Risoud, l'une des plus grandes d'Europe, qui fait l'admiration de tous ceux qui la parcourent (sans se perdre) et qui fournit des bois

de sapin de réputation mondiale. Elle est si drue, en effet, que les plantes n'y croissent presque qu'en hauteur, et très lentement. Leurs fibres sont par conséquent extrêmement serrées, ce qui donne au bois des propriétés particulières. Le sapin du Risoud est recherché entre autres pour la fabrication des pianos et des instruments à cordes, surtout les violons.

Apparition de l'horlogerie

Par la grâce d'un humour particulièrement raffiné, le Créateur a choisi cette communauté de la vallée de Joux, aguerrie aux travaux les plus durs, résistante aux hivers les plus rigoureux, cultivant âprement une terre ingrate, virtuose de la pioche, de la hache et du marteau ; Il l'a choisie, dis-je, pour y modeler les artisans du métier le plus délicat, le plus fin du monde : l'horlogerie !

Ce n'est pas un des moindres contrastes qui frappent l'étranger que de trouver tant de subtilités mécaniques, un tel art de la précision, tant d'habileté au sein d'une population d'apparence si fruste et habitant l'une des régions les plus rudes de notre pays.

Au début du 18^e siècle, donc, des Combiens, de plus en plus nombreux, partagèrent les travaux des champs et des forêts avec la profession de lapidaires. Ils étaient pourtant réputés pour leur habileté à travailler le bois : tonneliers et boisseliers fournissaient les seigneurs et gouverneurs les plus exigeants de l'époque. Mais les conditions qui leur étaient faites étaient dures. Ils recevaient par billet personnel des ordres stricts où étaient fixés à la fois le prix et le délai de livraison de leurs fournitures, le premier trop bas et le second trop court. Ils protestaient invariablement et n'obtenaient que rarement satisfaction. Plus souvent, on accompagnait les commandes de menaces. Si elles n'étaient pas exécutées selon les prescriptions, on infligeait des amendes et, au besoin, des châtimens corporels !

Lapidaires, ils étaient moins soumis aux contrôles baillivaux. Et

le métier pouvait se pratiquer à domicile, dans la douce moiteur d'une chambre chauffée.

Les pierres taillées étaient destinées aux horlogers plutôt qu'aux bijoutiers, pour les pivots de montres. En allant les livrer à leurs clients de Genève, les lapidaires apprirent l'existence de l'horlogerie et s'initièrent petit à petit à ses secrets.

En 1740, les premiers horlogers s'installèrent à la Vallée. Parallèlement, les forgerons affinèrent leur métier et se firent couteliers. Puis, poussant toujours plus loin le perfectionnement de leur art, ils fondèrent l'industrie des rasoirs qui existe toujours actuellement bien que dans des proportions restreintes et jouit d'une réputation étendue. Il y eut également des constructeurs de boîtes à musique. L'un d'eux, J.-D. Le Coultre, fabriqua un « piano sans corde » qui fut acheté par la duchesse d'Orléans. Sa sœur, Angélique, très adroite et spécialement douée, inventa et réussit à fabriquer la première « pièce à revolver », c'est-à-dire le premier cylindre de boîte à musique dont les pointes étaient disposées de telle manière qu'en le déplaçant latéralement plusieurs mélodies puissent être jouées par le même mécanisme. Ce modèle fut breveté et vendu à Paris. Toutefois, malgré ces performances, l'industrie des « musiques » quitta la Vallée et s'implanta à Sainte-Croix, autre village industriel bien connu.

Pendant fort longtemps, l'horlogerie n'occupa que très peu de monde et à des tâches très limitées. Le père de l'industrie horlogère telle qu'on la conçoit actuellement, ne naquit qu'en 1803 : Antoine Le Coultre, fondateur de la Manufacture d'horlogerie Le Coultre & C^{ie}, au Sentier.

Autodidacte dans le plus pur sens du terme, Antoine Le Coultre travaillait avec ses frères et sœurs dans l'atelier de son père, Jacques-David, à la confection de couteaux et de claviers pour boîtes à musique. Il inventa plusieurs outils et machines qui permirent d'augmenter considérablement la production. Puis il laissa à son père et à ses frères la fabrication des rasoirs qui était devenue leur spécialité ainsi que le produit de ses inventions, afin de chercher ailleurs sa

destinée. A cette époque, il y avait dans la contrée un certain nombre de personnes qui faisaient des pignons d'horlogerie à la lime. Il inventa une machine pour effectuer ce délicat travail, plus rapidement et avec plus de précision, en 1827. Puis, pour chacune des opérations successives, il inventa de nouveaux outils, de nouvelles machines et de nouveaux procédés. Pour donner une idée de son génie, ajoutons qu'il créa le « tour à pied », qui fut une véritable révolution dans la contrée où l'on ne tournait qu'à « l'archet » et, enfin, qu'il construisit de ses propres mains un micromètre à vis bien avant que cet instrument n'ait été « inventé » et breveté par le Français Palmer. Il le baptisa lui-même le millionomètre, car il lui permettait de mesurer la millionième partie du mètre, soit le millième du millimètre. Sa précision était extraordinaire pour l'époque et, avec un ou deux autres exemplaires construits ultérieurement, cet instrument a été utilisé jusqu'au début de ce siècle. C'est une des plus précieuses reliques de la Fabrique Le Coultre.

Il y eut naturellement d'autres grands horlogers à la Vallée qui fondèrent d'autres fabriques bien connues. Alfred Lugin, à L'Orient, est à l'origine de l'actuelle grande Fabrique Lémania, connue pour sa spécialité de chronographes; les Audemars-Piguet, C.-H. Meylan et autres RoCHAT ont fondé des entreprises au Brassus, fameuses par leurs créations uniques de pièces compliquées; Henri Gallay, au Sentier, se spécialisa dans les « échappements » et sa modeste entreprise née en 1896 est aujourd'hui l'un des fleurons de la grande association « Assortiments S. A. ». Au Sentier encore, Victorin Piguet fut la cheville ouvrière d'un atelier fameux où se sont construites les montres les plus compliquées du monde; au Lieu, la fabrique du « Vieux Moûtier », bien que ne portant ce nom que depuis 1924, a été fondée à la fin du siècle passé par MM. Aubert frères. Plusieurs ateliers lui font voisinage. Aux Charbonnières, des ateliers et des fabriques furent également créés et poursuivent une activité toujours en progrès. Aux Bioux, mentionnons la fabrique d'ébauches Valjoux.

Des fabriques de pierres d'horlogerie et diverses entreprises de

naissance récente complètent l'équipement industriel de la Vallée et lui assurent une prospérité croissante. Depuis plus de vingt ans et malgré la guerre, aucune des crises périodiques qui se produisaient autrefois n'est venue ralentir l'activité des usines. La main-d'œuvre locale fait même défaut, et un nombreux personnel venant de la France voisine, du canton et même d'Italie doit y suppléer.

L'industrie horlogère occupe environ 2000 personnes à la Vallée et fait vivre les trois quarts de la population.

D'hier à aujourd'hui

Que des ermites ou quelques moines aient foulé le sol de la Vallée il y a quatorze siècles ne veut pas dire que ce soit un vieux pays. Elle a passé, déserte, tout le moyen âge. Sa plus ancienne commune, Le Lieu, s'est constituée en 1396 et ne comptait que quelques habitants. La commune de L'Abbaye date de 1571 ; ce n'est, enfin, qu'en 1646 que la partie sud de la Vallée s'est détachée de la commune du Lieu pour former la commune du Chenit.

Dans ce pays de loups, pauvre et rigoureux, nul n'était très attiré. On dit d'ailleurs encore aujourd'hui « qu'il faut y être né pour y rester » ! Aussi comprendra-t-on aisément que les seigneurs d'autrefois aient préféré régner « de loin ». Aucun château, aucune maison de maître, n'y furent construits. Comme la population menait une vie très primitive, elle se souciait peu, aussi, d'élever des monuments destinés à rappeler des événements marquants. Il n'y a donc à peu près aucun témoin du passé dans tout ce pays hormis la tour de l'église de L'Abbaye, datant de 1331, séparée de l'édifice, qui est tout ce qui reste du couvent des prémontrés. Au-dessus du village du Lieu, quelques pierres marquent l'emplacement du couvent des cisterciens. Enfin, au-dessus du village de L'Orient, il y a une pierre de 60 centimètres de côté sur laquelle est gravé : « N.M. 14 avril 1803. » C'est l'œuvre d'un patriote d'alors qui a perpétué ainsi le souvenir de l'intervention napoléonienne en Suisse, N.M. signifiant Napoléon Médiateur.

La plus ancienne maison d'habitation connue porte la date de 1616 et se trouve au hameau de Combenoire, près du Lieu. Il en est d'autres qui datent du 17^e et du 18^e siècle, dont le style témoigne surtout d'un niveau de vie extrêmement modeste. Elles se distinguent par leur grand toit très bas, leur cheminée centrale en forme de pyramide tronquée et la promiscuité de l'étable et du logement.

Les communications de la Vallée avec le reste du Pays de Vaud de même qu'avec la France étaient très difficiles. D'un côté les hautes sommités du Jura ne livraient un passage convenable qu'à Mollendruz; de l'autre, l'immense forêt du Risoud ne pouvait être franchie que par les seuls connaisseurs de ses moindres chemins, tout autre étant certain de s'y fourvoyer complètement.

Les horlogers allaient porter leurs mouvements à Genève, à pied. Les fromagers des Charbonnières, qui produisaient le fameux *vacherin* dit Mont d'Or, se rendaient en traîneau à Lausanne pour y livrer leur produit. C'étaient, chaque fois, de véritables expéditions.

Dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'industrie s'étant fort développée, il fallut bien améliorer les communications. De nouvelles routes furent construites et permirent de franchir les cols plus aisément.

Communications

Vinrent les chemins de fer!

Ce fut la prospérité de beaucoup de régions, mais il en est peu qui en furent autant transfigurées que la vallée de Joux. Une première ligne fut construite de Vallorbe, où venait de se terminer le percement du tunnel du Mont-d'Or, jusqu'au Pont, en 1886. Du Pont, un service de poste transportait voyageurs et courrier dans les divers villages. Il fut même complété par un service de bateau à moteur, qui touchait L'Abbaye, Les Bioux et Le Rocheray. Le premier bateau utilisé s'appelait *L'Abeille* (était-ce un jeu de mot évoquant le village voisin?), mais ne fut que peu de temps en service. Le bateau à vapeur *Le Caprice* lui succéda et fit longtemps le trafic entre Le Pont et Le Rocheray, touchant successivement L'Abbaye, Le Bas-

des-Bioux, Vers-chez-Grosjean, La Roche-Fendue (Le Lieu) et Le Rocheray. Il fut vendu en Suisse allemande peu avant la Grande Guerre et remplacé par un bateau à moteur, *Le Matin* qui vogua jusqu'en 1914. La guerre fut fatale à la Compagnie d'exploitation qui cessa définitivement son activité. *Le Matin*, fut également vendu outre-Sarine et se rendit à son nouveau port d'attache par le train, chargé en gare du Sentier sur un wagon. Ce n'était pas un bien gros bateau puisqu'il put passer tout d'une pièce par le tunnel des Epoisats.

La Glacière

L'initiative de la construction de la ligne de chemin de fer reliant Vallorbe au Pont fut prise par la Société des Glaces de la Vallée de Joux, dont il faut dire ici quelques mots.

Elle fut fondée par Edgar Rochat, propriétaire de l'Hôtel de la Truite, au Pont, peu après la construction de la ligne Paris-Vallorbe-Lausanne. De vastes hangars furent construits sur la rive droite du lac Brenet, à quelques centaines de mètres du Pont, que l'on appela « La Glacière ». En hiver, la glace du lac, qui atteignait jusqu'à 60 centimètres d'épaisseur, était sciée à la main et entreposée dans les bâtiments où, entre des murs faits de planches et de sciure, recouverte elle-même de sciure, elle se conservait jusqu'à l'été. Elle était d'une pureté remarquable et grandement appréciée par les hôpitaux, les brasseries et autres clients.

Dès les chaleurs venues, la glace était transportée par char à la gare de Croy, à travers le col de Pétra-Félix où se trouvait un relais. C'était long et coûteux. D'où l'idée de construire un embranchement de chemin de fer de Vallorbe au Pont. La Société des Glacières sollicita donc une concession en 1882. Les travaux commencèrent en 1885 et durèrent seize mois. La ligne était inaugurée le 30 octobre 1886.

Dès lors, la Glacière prit une extension extraordinaire. Elle exploitait une surface de glace de 10 millions de mètres carrés et emmag-

sinait annuellement 40 000 tonnes. L'été venu, la glace était expédiée par trains entiers vers les villes à rafraîchir. En 1911, année très chaude, il partit durant l'été *un train* par jour directement pour Paris. L'hiver suivant fut doux et le lac Brenet ne fournit pas la quantité escomptée. On scia alors le lac Ter, mais ce fut insuffisant. Pour tenir ses engagements, la Société exploita alors la glace du lac Tannay, dans le massif du Grammont, mais ne put transporter sa « récolte », un violent fœhn l'ayant fondue en trois jours sur place ! C'est alors le glacier de l'Argentine qui fournit à grands frais l'appoint nécessaire.

Le 1^{er} avril 1927, toute la Vallée crut à une farce : on annonçait, en effet, que la « Glacière » était la proie des flammes. C'était, hélas ! la vérité. Une imprudence avait mis le feu à la sciure abondante et, bien que les hangars fussent pleins, ils brûlèrent comme une torche. Une partie de la glace fut néanmoins sauvée, et put être vendue, ce qui est une espèce de miracle certainement unique dans les annales des incendies !

On reconstruisit une partie de l'édifice qui poursuivit difficilement son activité jusqu'en 1936 puis la cessa complètement, vaincu par la fabrication industrielle de la glace et la généralisation des armoires frigorifiques. Pendant plus d'un demi-siècle, la « Glacière » fut une ressource économique importante pour la partie sud de la Vallée.

Le tourisme

Lors, la ligne de chemin de fer s'arrêtait au Pont. On caressait depuis le premier jour de sa construction l'espoir de la prolonger jusqu'au Brassus, voire jusqu'à la frontière française. A cet effet, une compagnie fut fondée qui, avec l'appui de financiers extérieurs et des communes intéressées, fit construire le chemin de fer actuel « Le Pont-Brassus », empruntant la rive gauche du lac. Le choix de ce tracé, soit dit en passant, fut précédé d'interminables discussions, les habitants et autorités de la rive droite (L'Abbaye, Les Bioux,

L'Orient) étant farouchement résolu, comme leurs voisins, à voir passer chez eux le train libérateur. Finalement, des considérations économiques firent pencher la balance du côté que l'on sait, non sans déclencher divers remous et moult pamphlets dans la *Feuille d'Avis de la Vallée*.

La nouvelle ligne fut inaugurée en 1889 et fournit le prétexte, sur tout son parcours, à plusieurs jours de fêtes mémorables.

Du même coup, la Vallée devenait une région touristique et l'on entreprit de l'équiper pour répondre à cette nouvelle destination.

Une société immobilière, qui avait déjà érigé des hôtels dans divers endroits de la Suisse romande, fit construire le « Grand Hôtel du Lac de Joux », au Pont. Sa situation fut choisie à l'abri de la bise, sur un contrefort de la Dent-de-Vaulion, et dans un des sites les plus pittoresques de la région. Il eut d'emblée une très belle clientèle, provenant surtout de France et s'acquit une excellente réputation. Le Dr Yersin, du Pont, participa dans une large mesure à ce succès, ainsi que de nombreuses personnalités du pays.

Malheureusement les saisons touristiques sont courtes à la Vallée, tant en hiver qu'en été. Aussi le Grand Hôtel, malgré l'affluence de ses clients, n'a jamais été une entreprise très prospère. Il n'en poursuit pas moins sa carrière et maintient allégrement son excellente réputation, sous le nom aujourd'hui plus modeste d'« Hôtel du Lac de Joux ».

A ses débuts, cependant, il ne suffisait pas à répondre à toutes les demandes. L'Hôtel « Mon Désir » fut alors construit par la famille Lehmann qui en est toujours propriétaire, mais qui a renoncé à son exploitation en 1946 et l'a fait transformer en appartements.

Le tourisme actuel étant très mobile, ce sont les restaurants qui ont dû se moderniser. Il en est de nombreux à la Vallée, dont l'accueil est chaleureux et la cuisine fameuse.

A la faveur du nouveau chemin de fer, quelques étrangers se firent construire des résidences d'été au Pont. Notons le célèbre propriétaire du grand journal parisien *Le Matin*, M. Buneau-Varilla, qui fit édifier la somptueuse villa « Haute-Roche » au-dessus du

Pont, qu'il n'habitait que quelques jours par année et qu'il faisait entretenir à grands frais par un habitant de l'endroit. Elle est toujours propriété de la famille. Par ailleurs, un grand marchand de champagne venu du Midi de la France, M. Fouques, fit bâtir une espèce de castel au nord de L'Abbaye.

Situé en un endroit mal exposé aux rayons du soleil, il ne prodigua pas, semble-t-il, les joies que l'on en attendait et fut mis en vente. Il eut toujours mille peines à trouver acquéreur et de très belles collections de peintures et de livres qu'il contenait furent, dit-on, pillées par des intermédiaires peu scrupuleux. Il a passé récemment aux mains d'une famille du pays.

Là s'est arrêté l'équipement hôtelier de la Vallée. En revanche, son équipement touristique n'a cessé d'être perfectionné, particulièrement en vue de la pratique du ski.

Les sports

En 1947, un « télési » a été construit au Brassus, sur les pentes du Mollard. A la même époque, le tremplin de saut dit de « La Chirurgienne », également au Brassus, a été doté d'une pente d'élan artificielle qui en a fait l'une des plus belles pistes de Suisse. Des concours s'y déroulent périodiquement et des sauts de plus de 80 mètres de longueur y sont fréquents. Le record actuel (1957) est de 83 mètres.

A ce propos, mentionnons que le Ski-Club du Brassus, l'un des plus actifs de la Vallée, organise chaque année un concours international d'épreuves nordiques auquel participent de grands champions venus de divers pays. Mais la Vallée est capricieuse, on l'a vu. Or, en 1955 et en 1957, son ciel ne daigna pas cracher la neige attendue pour ces épreuves et laissa de grandes parties du tracé des courses, ainsi que le tremplin, secs et verdoyants. Ce fut une occasion de plus offerte aux Combiens de montrer leur courage et leur obstination : ils ne renvoyèrent pas les concours, mais allèrent chercher sur les hauteurs la neige nécessaire, à l'aide de camions et d'attelages,

puis l'amènèrent où il fallait, en plusieurs jours de labeur acharné. Et les concours eurent lieu avec plein succès, à la stupéfaction de tous ceux qui eurent connaissance de cet exploit, en Suisse et au-delà de nos frontières!

Il y a dans tous les villages de la région de très bons petits hôtels de passage et de séjour et de nombreux restaurants fort réputés. On y mange le poisson du lac de Joux, qui est d'une extrême délicatesse, ainsi que de nombreuses spécialités de saison très appréciées des gourmets.

La commune du Chenit a fait aménager une petite plage rustique peu après La Golisse, où l'on accède par un chemin exclusivement réservé aux piétons, ce qui est une particularité digne d'être mentionnée à notre époque!

Sur tout le pourtour du lac, on peut louer des bateaux et s'adonner aux bains ou à la pêche qui, comme sur le Léman, est gratuite pour autant que l'on s'en tienne à la ligne flottante.

L'hiver, le lac gèle complètement et la glace atteint souvent une épaisseur de 40 centimètres. C'est dire si elle est solide. Quand une chute de neige ne succède pas à la formation de la couche de glace, le lac est transformé en une patinoire gigantesque de 9 kilomètres de long sur un de large. Cette prodigieuse étendue fait la joie des amateurs de patin dont le nombre, à la Vallée, est égal à celui des personnes valides! Aussi un dimanche de glace sur le lac est-il un véritable jour de fête.

Malheureusement, dès que la neige apparaît, la patinoire est anéantie. Elle n'est plus qu'une morne plaine blanche, une immensité immaculée, un désert où souffle un vent comparable au fameux blizzard polaire.

C'est alors que les aviateurs de la Blécherette, à Lausanne, viennent avec leurs appareils et transforment le lac en un gigantesque aérodrome. Des meetings sont organisés et les Combiers en profitent pour regarder leurs propriétés « depuis dessus » ou pour aller donner un coup d'œil sur les Alpes, sans avoir à gravir le Mont-Tendre ou la Dent-de-Vaulion.

Et tout autour, les skieurs hantent monts et forêts, occupent cabanes et refuges et dévalent les pentes jurassiennes, que l'on dit incomparables...

Jeux d'eau

Le Jura, on le sait, est toujours largement arrosé par les écluses célestes. La Vallée ne fait pas exception et aurait même plutôt tendance aux records en raison de la présence de l'immense forêt du Risoud qui est un formidable réservoir d'humidité. Il pleut donc beaucoup dans la région, et surtout abondamment. Les orages y sont fréquents et d'une grande violence. En hiver, la neige atteint un mètre dans le bas et bien davantage sur les hauteurs. Toute cette eau dans une même cuvette ne va pas sans provoquer certains phénomènes intéressants.

Ce qui frappe, d'abord, c'est la rareté des torrents. Il y en a deux, le Brassus et la Lyonne sur la rive droite. C'est tout. Et, sur les vastes pâturages du Jura, l'absence presque totale de sources. Elles sont remplacées systématiquement par des puits installés à proximité des nombreux chalets où, chaque année, viennent estiver les troupeaux et qui servent à les désaltérer. On les appelle « puits » mais ce sont, en fait, des citernes alimentées par l'eau de pluie recueillie sur les pans des toits des chalets et des « couverts », abris où les vaches se réfugient par mauvais temps. Ces installations se remarquent de loin car elles sont pourvues d'immenses balanciers en bois se dressant vers le ciel, portant à une extrémité la corde et la seille avec laquelle on puise l'eau, à l'autre quelques grosses pierres attachées ensemble qui servent de contrepoids. Si rustiques qu'elles soient, aucun perfectionnement ne leur a été apporté depuis des siècles, ce qui indique bien qu'elles sont pratiques et parfaitement adaptées à leur destination.

Les montagnes qui couronnent la vallée de Joux sont faites de roches calcaires, très désagrégées intérieurement et sillonnées d'innombrables crevasses appelées « laisines » dans le langage local. Il y a également quelques « baumes », trous plus ou moins profonds, dont la plus grande est celle du Mont-Tendre, qui atteint 65 mètres.

Tous ces orifices absorbent à mesure l'eau du ciel qui, par d'innombrables canaux souterrains, va rejoindre les galeries qui, comme les entonnoirs du lac, aboutissent à la « source » de l'Orbe, à Vallorbe. Il est évident qu'à la fonte des neiges, lorsque le temps est doux et qu'il pleut de surcroît, les conduites souterraines ne peuvent plus débiter à mesure. L'eau alors rejaillit de toutes parts. Au-dessus de L'Abbaye, un gouffre appelé Chaudière d'Enfer, situé aux environs de la source de la Lyonne, vomit des torrents d'eau chaque printemps, constituant un spectacle impressionnant que de nombreux touristes vont admirer.

Il va sans dire que ces phénomènes font rapidement monter le niveau de l'Orbe et du lac. En 1883, il atteignit une hauteur telle que les communications étaient coupées entre Le Sentier et L'Orient et que pour passer de l'une à l'autre de ces deux localités, il fallut se servir de bateaux. En 1872, le lac gela à un niveau de plus de 3 mètres supérieur à la normale et l'on put y patiner. C'est alors que, sur un rocher plongeant verticalement dans l'eau entre La Roche-Fendue et Le Pont, fut peint un immense patin, au niveau de la glace. Il existe toujours et l'on ne peut imaginer, en le voyant, que le lac ait pu monter si haut !

Ces crues inquiétèrent longtemps les Combiens et ils se demandèrent souvent s'ils ne devraient pas creuser un tunnel quelque part pour éviter qu'en cas extrême, toute la Vallée ne soit submergée. Cette question était plus que jamais à l'ordre du jour en 1883, mais on apprit bientôt l'imminence de la construction de la ligne de chemin de fer et, par conséquent, le percement du tunnel des Epoisats, sous le Mont-d'Orzeires. Dès lors, cet orifice pouvant permettre à l'excédent d'eau éventuel de se déverser vers la plaine, on dormit tranquille !

Quelques années plus tard, quand il fut question de fabriquer de l'électricité, les ingénieurs s'aperçurent que la Vallée constituait un magnifique bassin d'accumulation. Alors, au lieu d'envisager la construction d'un barrage comme leurs successeurs font aujourd'hui, ils décidèrent de percer celui qui avait été fait par la nature. La « Com-

pagnie vaudoise des forces motrices du lac de Joux et de l'Orbe » fut créée et entreprit la construction d'une usine à La Dernier, au-dessus de Vallorbe et, parallèlement, d'un canal de fuite de 3200 mètres sous le Mont-d'Orzeires, allant de l'extrémité nord du lac Brenet à un château d'eau dominant l'usine. Ce travail fut achevé en 1902 et, nouveau progrès considérable, l'électricité fut installée dans toute la Vallée pour le plus grand bien des habitants.

Le régime pluvial étant très irrégulier, il arriva que le lac de Joux baisse à tel point qu'il ne se déverse plus dans son voisin. Il fallait alors pomper son eau au moyen d'installations de fortune. Cette situation a été réglée en 1952 de la manière suivante : la communication naturelle entre les deux lacs, au Pont, a été obstruée et un canal souterrain doté d'un jeu de pompes fixes l'a remplacé. Le lac Brenet est ainsi devenu bassin d'accumulation à niveau constant et le lac de Joux son émissaire. Par la même occasion, le canal de fuite a été transformé en conduite forcée et l'usine de La Dernier a ainsi bénéficié d'un apport plus régulier et d'une chute fixe de 200 mètres.

Il y a malheureusement un cheveu dans cette belle organisation. C'est que, lorsque le ciel se montre favorable aux touristes, il ne fait pas l'affaire des électriciens qui sont alors obligés de pomper à coups redoublés. Le niveau du grand lac baisse alors exagérément et fait apparaître de larges grèves fort peu esthétiques et, de plus, désagréables aux baigneurs.

Une convention limitant les niveaux existe, c'est un fait. Mais cela n'empêche pas les Combiens de s'exclamer souvent, en voyant leur beau lac se vider : « Ils pompent trop ! »

Il n'y a pas que deux lacs à la Vallée : il en est un troisième, séparé des autres par une magnifique falaise de rochers abrupts, couronnée de sapins, le lac Ter, situé entre Le Lieu et Le Séchey. Ce qui le distingue surtout et nous conduit à en parler, c'est qu'il est au-dessus du niveau du lac de Joux et n'en suit pas les fluctuations. C'est un gouffre correspondant à des nappes souterraines, témoignant du système hydrologique très complexe de la région.

Il en est encore un quatrième, le lac des Rousses, qui se trouve à

peu près au point culminant de la vallée, dans sa partie française et qui constitue la véritable source de l'Orbe. Il n'a, en effet, aucun émissaire, en dehors de deux ou trois rus sans débit et son niveau est constant. C'est donc l'exutoire d'un courant souterrain dont l'origine est mal connue.

Toute cette eau, si elle a quelques inconvénients, présente aussi de nombreux avantages. D'abord, elle contient des multitudes de poissons, et des meilleurs. La truite se trouve dans les lacs où elle atteint une très belle taille. Dans l'Orbe, elle se plaît également mais est impitoyablement assiégée par une armée de pêcheurs, en compagnie du brochet et de la lotte. Dans le lac se pêchent des perches d'une finesse exquise, le brochet, bien sûr, le vengeron et la palée, récemment introduite et qui s'est très bien acclimatée.

En quelques endroits subsistent des terrains marécageux appelés « sagnes », contenant de l'excellente tourbe. En temps normal, quelques particuliers l'extraient à la bêche. Durant les deux dernières guerres, les tourbières firent l'objet d'une exploitation industrielle et fournirent un combustible d'appoint fort apprécié.

Enfin, l'humidité des forêts favorise la fructification des champignons dont on cueille de nombreuses variétés. La morille, bien entendu, est la plus recherchée et ses chasseurs sont légion. Seuls quelques grands initiés, cependant, parviennent à en faire des récoltes d'une certaine importance. Ce sont les « morilleurs » et ils connaissent le pays jusqu'au dernier brin d'herbe. Leurs « coins », connus d'eux seuls, font l'objet de secrets jalousement gardés dont la divulgation serait considérée comme la pire infamie!

Il y a aussi, dans l'Orbe, des écrevisses et beaucoup de grenouilles. Enfin, les escargots sont chassés avec ardeur et viennent finir leurs jours aux Charbonnières où ils sont préparés industriellement à l'intention des gourmets de toute la Suisse et même de l'étranger. Il est bien entendu que les escargots de la Vallée n'y suffisent pas : il en vient de partout, d'Autriche, d'Allemagne et d'ailleurs.

Aux Charbonnières, également, on prépare industriellement les cuisses de grenouilles.

Le vacherin

Puisque l'on parle des spécialités de la Vallée, on ne peut passer sous silence la fameuse production de vacherin. Cet onctueux fromage à pâte molle y est fabriqué depuis une centaine d'années. Son origine exacte est imprécise, mais on suppose que des fromagers de montagne, n'ayant en fin de saison plus assez de lait pour faire des « pièces » normales, moulèrent ces disques de deux à trois kilos et, pour les maintenir en forme, les cerclèrent d'écorce de sapin, seule matière souple se trouvant à leur disposition. Ils les baptisèrent « vacherins » par analogie aux petits fromages de chèvres appelés « chevrotins ».

Peu à peu, le vacherin trouva des amateurs de plus en plus nombreux. Au siècle passé, les fabricants des Charbonnières, son lieu d'origine, et du Pont allaient livrer leur production à Lausanne, en traîneau, au cours de voyages qui duraient plusieurs jours.

La demande allant croissant, la production laitière de la Vallée ne suffit plus et il fallut recourir au lait « d'en bas », nom sous lequel le Combiér désigne toute la partie du canton de Vaud qui n'est pas la vallée de Joux. Le vacherin se fabriqua dès lors dans toute la campagne vaudoise et même neuchâteloise, mais une très grande partie de cette production « monte » toujours à la Vallée pour atteindre sa maturité, dans les caves spéciales des « affineurs ». Il y a là une ambiance bactériologique spécialement favorable et des traitements particuliers qui font que le vacherin de la Vallée acquiert une qualité et une authenticité qui le font préférer par tous les véritables connaisseurs.

La fabrication du vacherin commence en fin d'été et se prolonge jusqu'en février. La consommation se fait de novembre à mars.

Institutions

En fait, la colonisation de la vallée de Joux date du 12^e siècle seulement et ne s'est développée que très lentement. Le pays appartenait alors aux ducs de Savoie, représentés par les puissants barons de La Sarraz. Après la conquête bernoise, les Combiens devinrent sujets de Leurs Excellences qui se montrèrent en général bienveillantes à leur égard. Dès la Révolution, la Vallée fit partie de la République Lémannique, puis du canton de Vaud.

Elle constitue aujourd'hui un district composé de trois communes, celles du Lieu (constituée en 1396), de L'Abbaye (1571) et du Chenit (1646). Le chef-lieu de district est Le Sentier qui est également chef-lieu de la commune du Chenit. Cette dernière, à la suite de dissensions et de violentes rivalités, fut subdivisée en trois « fractions officielles de communes », celles du Sentier, du Brassus et de L'Orient (1883). Ces fractions ont pour exécutif des Conseils administratifs de village, soumis directement à la juridiction du préfet. La paix et la concorde se sont heureusement installées depuis longtemps dans le pays et ces subdivisions ne se justifiaient plus. Elles se révèlent cependant bien pratiques et subsistent donc allégrement, bien qu'elles aient pour conséquence que les contribuables soient imposés à quatre degrés au lieu de trois.

Notons en passant que les habitants de la Vallée, bien que venus principalement de France, ne furent jamais des réfugiés chassés par la Réforme. La fameuse Révocation de l'Edit de Nantes n'est pour rien dans la colonisation du pays et les Combiens ne sont donc pas les descendants de glorieux huguenots comme certains se plaisent parfois à le croire.

Les églises ont joué un rôle important dans la vie des divers villages, plus particulièrement celles du Lieu et du Sentier. Le premier temple du Sentier fut construit en 1612. Un siècle plus tard, il était trop petit et l'on décida avec ingéniosité d'en construire un plus grand *autour*. Ainsi le service des cultes ne serait pas interrompu et l'emplacement ne serait pas modifié. Quand le grand temple fut ter-

miné — travail auquel toute la population participa avec un zèle inlassable — on démolit le petit temple qui était à l'intérieur et le tour fut joué! La consécration eut lieu en 1726.

Dans la nuit du 23 au 24 mars 1898, des cendres chaudes imprudemment abandonnées mirent le feu à ce lieu saint qui ne fut bientôt qu'une immense gerbe de flammes. Entièrement détruit, il fut remplacé par la grande église actuelle, inspirée de l'architecture gothique, dont la flèche de 50 mètres fait la fierté de tous les paroissiens. On remarque toutefois que cette architecture n'est pas précisément adaptée à la contrée où les constructions sont basses et étalées. Au surplus, la grande nef, abaissée de plusieurs mètres lors d'une restauration, était si haute qu'il était à peu près impossible d'y faire régner une température supportable pendant les longs hivers. Il a fallu installer un chauffage électrique, sous les bancs, pour obtenir un résultat convenable.

Les Combiens ont toujours été avides d'instruction et se sont ainsi beaucoup préoccupés de créer des écoles. Pour compléter leur équipement primaire, ils construisirent un collège scientifique en 1876, dans le hameau appelé Chez-le-Maître, situé à égale distance du Sentier et du Brassus, afin que les enfants de chacun des deux villages puissent en jouir avec égalité.

Une école d'horlogerie, devenue aujourd'hui l'Ecole professionnelle de la Vallée, a été construite en 1902, à Chez-le-Maître également.

Enfin, un hôpital a été édifié en 1934 et agrandi vingt ans plus tard.

Le Combier est très sociable, il aime la musique et il dispose, en hiver, de longues soirées. Cette triple raison a fait que de très nombreuses sociétés musicales fussent créées à la Vallée.

Déjà en 1783 fut fondé le « Chant sacré », au Sentier. Il n'y avait pas, alors, d'orgues ou d'harmonium dans le temple et les cantiques étaient entonnés par des trompettes, dites trompettes d'église. Il y avait, un moment donné, quatre frères qui jouaient très bien de cet instrument et mettaient fidèlement leur talent au service du culte.

Leur domicile ne fut plus appelé que « Chez-Trompette » et il existe encore aujourd'hui sous cette dénomination.

Le « Chant sacré », donc, remplaça les trompettes d'église. Avec le temps, il s'adonna à la musique profane autant que religieuse. Il existe encore, mais son activité artistique a été éclipsée par celle des sociétés chorales qui se sont acquises une réputation considérable, bien au-delà des sapins du Jura. Nul n'ignore, loin à la ronde, les brillantes qualités de la Chorale du Brassus, de la Chorale de L'Orient et aussi de celle du Sentier. Il y a également un chœur mixte, des chœurs de dames, d'autres chorales (dans les autres villages), ainsi que plusieurs corps de musique. Notons, en particulier, la société d'harmonie « La Jurassienne » du Sentier, le corps d'harmonie l'« Union instrumentale » du Brassus, l'Orchestre du Sentier, des fanfares au Lieu, au Pont et ailleurs.

On ajoutera à cette liste déjà longue une Société littéraire, six ou sept sections de la Société fédérale de gymnastique, plusieurs ski-clubs, des clubs de hockey sur glace, un club de tennis, une imposante section du Club alpin suisse, des clubs de football, des sociétés de tir et plusieurs « Abbayes », dont la plus ancienne remonte à la fin du 17^e siècle.

Tout cela suppose, pour une population totale d'environ 7000 habitants, une activité artistique et sportive extrêmement intense. Chaque Combier fait au moins partie d'une société et souvent de plusieurs.

Encore quelques étonnements...

La Vallée nous ménage encore quelques surprises. Il se pourrait qu'au nombre de celles-ci vous mettiez l'étonnement que vous cause l'aspect misérable que présentent de nombreuses maisons dans ce pays prospère et même opulent. C'est parce que leurs toits sont recouverts de tôle et que celle-ci est rouillée. Ce n'est pas pour d'uniques raisons d'économie qu'elles ont été construites ainsi, mais parce que la tôle, glissante, permet aux grandes quantités de neige

qui s'amoncellent sur les toits de tomber au fur et à mesure, afin que la maison ne soit pas écrasée. Malheureusement, il y a cette damnée rouille. Elle est inesthétique, triste et pouilleuse et donne à certaines agglomérations un visage ravagé qui ne correspond pas à une si belle et si heureuse contrée.

Les nouvelles constructions ne peuvent plus être recouvertes en tôle, ce qui est fort heureux. Il serait souhaitable que les anciennes puissent être transformées. Cela n'ira pas sans de très gros frais car les charpentes devront être renforcées, n'étant pas prévues pour supporter, et le poids des tuiles, et celui de la neige. Provisoirement, on vernit les toits quand les immeubles sont l'objet de restaurations. Souhaitons toutefois qu'une meilleure solution soit trouvée afin que, dans ce ravissant coin de pays, l'œuvre des hommes soit digne de celle du Créateur!

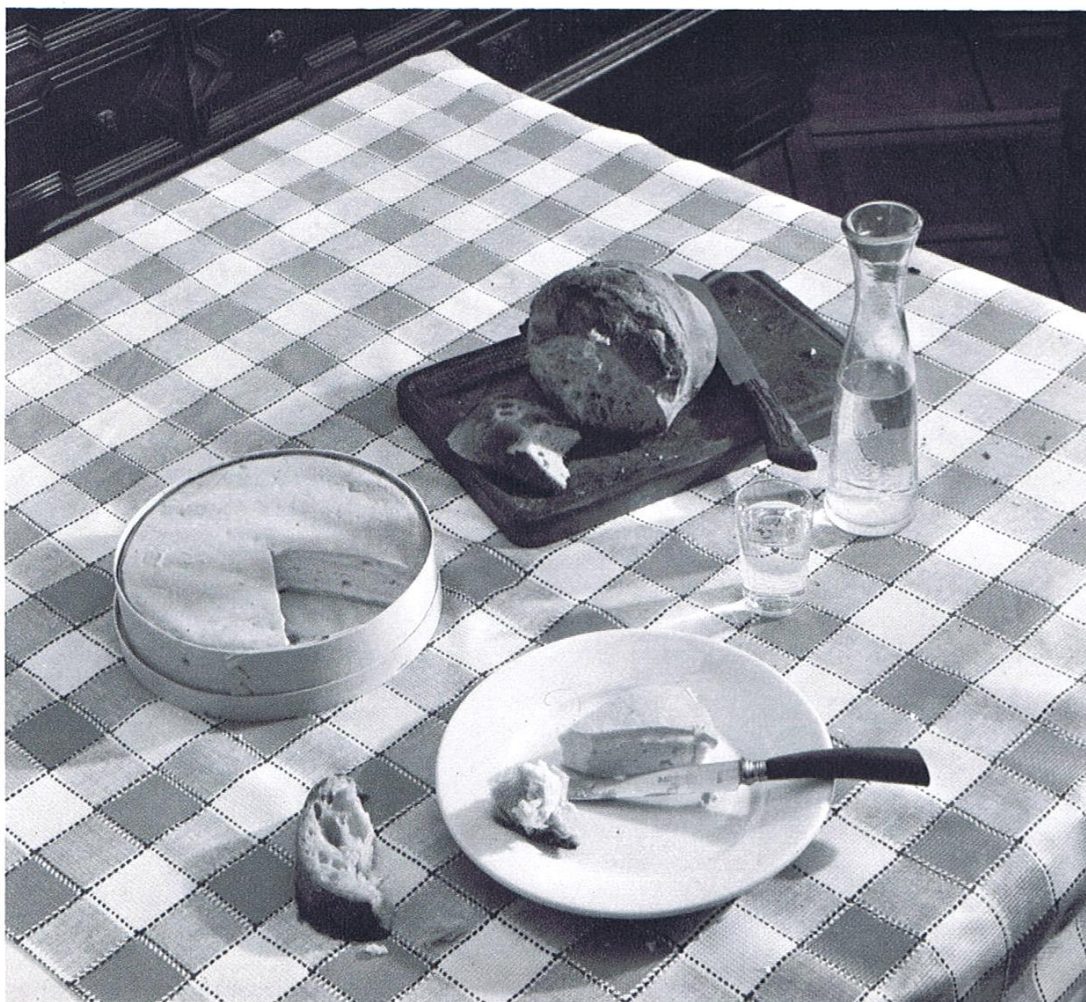
Le Combiér est pacifique et d'une proverbiale honnêteté. Les tribunaux ont rarement à s'occuper de lui. Il n'y a eu qu'un seul crime depuis le début du 20^e siècle sur tout le territoire de la Vallée. Vols et cambriolages sont extrêmement rares et il règne une confiance presque déconcertante. J'ai vu, simple petit exemple, des pots à lait posés sur le rebord extérieur d'une fenêtre, au rez-de-chaussée, recouverts d'une simple soucoupe dans laquelle était déposé l'argent destiné au laitier. Et cela du soir au matin, en plein air, toute l'année, sans que jamais un seul centime ne disparaisse!

En revanche, la Vallée a connu un certain nombre de catastrophes. En 1890, un cyclone d'une violence extraordinaire ravagea toute la contrée. Il arracha des toits, fit s'écrouler des maisons, transporta à des distances considérables les objets les plus divers, balaya tout sur son chemin et coucha des forêts entières. En un seul lieu, dit depuis lors le Bois-à-Ban, il dévasta 220 poses, soit près de 100 hectares de sapins plantés dru. Mais il ne fit *aucune* victime humaine, ce qui est proprement incroyable. Atterrés, affolés parmi leurs ruines, les habitants qui avaient assisté au désastre se compaient : il ne manquait personne! Des cérémonies religieuses de reconnaissance furent organisées. Une plaque commémorative est

apposée dans le temple du Brassus, relatant l'événement et remerciant Dieu pour sa miraculeuse protection.

Il y eut également de nombreux incendies. Dans la majorité des cas ce furent autant d'heureux assainissements! Ils ravagèrent au cours de nuits dramatiques, des hameaux entiers, le centre du village du Sentier une fois, l'un de ses plus vieux quartiers une autre, l'Hôtel de la Lande du Brassus à une autre occasion, sans jamais faire la moindre victime humaine. Partout, on reconstruisit plus beau qu'avant, ce qui valut à plusieurs villages des modernisations qui ont contribué à leur prospérité.

Nous arrivons ainsi au bout de la description — ô combien imparfaite! — de ce charmant pays qu'est la vallée de Joux. A vous, maintenant, d'en faire la découverte. Car il reste à connaître ses habitants dont certains sont, eux aussi, des « caprices » de la nature! Ensuite, vous ne vous étonnerez même pas que le hameau appelé *Bas-du-Chenit* soit celui qui est situé dans la partie la plus *haute* de la commune!



Une gourmandise de la Vallée : le vacherin.

Cet onctueux fromage à pâte molle y est fabriqué depuis une centaine d'années...

